

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: Les batailles des Flandres
Autor: Feyler, F.
Kapitel: Le caractère général des batailles des Flandres
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gueur. Dans tous les cas, pendant la journée du 12, sa possession n'a pas permis à la grande attaque allemande de développer des effets qui soient de nature à changer la face des choses dans les Flandres. L'incident se terminerait comme celui de Saint-Mihiel, il n'y aurait pas lieu d'en être surpris.

Et c'est bien ainsi qu'il se terminera. L'offensive allemande va s'user dans les Flandres comme celles qui l'ont précédée, sur l'Aisne d'abord, dans l'angle de Noyon, puis sur la Somme, tant au nord vers Arras qu'au sud vers Lassigny. Tandis que les dépêches de Paris indiqueront une reprise successive des terrains précédemment cédés et un affaiblissement des attaques ennemis, tandis qu'elles mentionneront la persistance des mouvements d'approche de la ligne générale de combat française, les communiqués allemands en sont à invoquer les difficultés de l'entreprise, à contester la valeur de succès partiels de l'adversaire, et à faire état d'incidents en des lieux éloignés du théâtre décisif de la manœuvre. Assurément l'empereur a perdu la bataille.

Le caractère général des batailles des Flandres.

Récapitulons et concluons.

Quel caractère général faut-il attribuer à la bataille des Flandres ?

Celle de la Marne a été une bataille de rencontre, le duel de deux volontés offensives, chacune prétendant s'imposer à l'autre, afin de garder l'initiative des opérations ultérieures.

La volonté allemande a dû céder; mais tout en se pliant au recul forcé de l'armée, elle a maintenu la résolution de se ressaisir. Elle s'y est appliquée sur l'Aisne où elle s'est efforcée de regagner l'offensive

partout où l'occasion apparaissait favorable, notamment à l'aile occidentale de la bataille.

Toutefois partout elle s'est heurtée à la volonté opposée des alliés, non moins résolue à conserver son ascendant et se manifestant, notamment, à cette même aile occidentale.

De cet assaut ininterrompu des deux volontés, croissant le fer dans des passes constamment renouvelées, est née la course à la mer. Les tentatives d'enveloppement d'un des fronts alternant avec celle de l'autre, au fur et à mesure de l'entrée en ligne des renforts retirés du champ de bataille primitif, les deux lignes, étirées vers l'occident, se sont amincies jusqu'à ce que le voisinage de la mer arrêtât impérieusement une plus longue extension. Sur ces entrefaites, Anvers étant tombée, et les Belges ayant quitté la place à temps, leur armée de campagne combla le dernier vide qui subsistait entre l'aile alliée et le rivage.

Cependant, ni l'une ni l'autre des deux volontés n'a encore cédé, mais les circonstances vont leur imposer une attitude différente. Les moyens immédiats font défaut aux alliés pour conserver l'attaque. D'une part, les transports de l'est à l'ouest sont rendus longs et compliqués par la forme convexe du front des batailles; d'autre part, les renforts anglais ne peuvent être que parcimonieux. L'intention offensive reste intacte, mais la réalisation doit être ajournée.

Du côté allemand où l'on combat sur deux fronts, la situation générale n'autorise aucun ajournement. Une armée nouvelle a été improvisée en hâte, des soldats de six semaines, volontaires et autres, jeunes et vieux. Ils donneront le coup de collier immédiat, à l'aile extrême, celle du dernier enveloppement, en attendant que les transports des troupes de l'est à l'ouest consolident le front offensif de Lille à la mer

et le reliant aux tentatives qui se poursuivent toujours sur la rive droite de la Lys, ainsi qu'à l'ouest et au sud de Lille. A ce moment, le dessin général de la bataille d'occident devient très net : le front de l'Aisne, et même celui de la Somme, ne sont plus que des fronts d'opérations suspensives. Celui de Lille à la mer par la Lys est le front d'un immense échelon débordant allemand, aile refusée qui va se précipiter avec violence et rendra à l'armée l'offensive générale après avoir refoulé l'enveloppement de l'ennemi.

Dans son ensemble, cette immense manœuvre contre-assaillante, qui mesure plus de cent kilomètres de front et durera quatre semaines, comprend trois moments :

l'opération de Lille, qui relie, dans le temps, les tentatives de libération du front de la Somme avec la contre-attaque d'aile proprement dite;

l'opération de l'Yser, poursuivie par l'armée d'Anvers et par celle de nouvelle réserve;

l'opération d'Ypres, suprême effort des restes de cette dernière armée, absorbée dans les renforts venus des autres fronts de la bataille.

Premier moment, l'opération de Lille :

Jusqu'au 19 octobre, les Français sont à l'attaque. Mais ce jour-là, ils ont été repoussés avec de grandes pertes. Le 20, dit Berlin, nos troupes ont passé à l'offensive et rejeté l'ennemi en arrière sur plusieurs points. Le 21, combats acharnés, mais l'ennemi a reculé lentement sur tout le front; enfin, le 22, nos attaques ont réussi et nous avons occupé, à l'est de Lille, plusieurs localités.

Comme on voit, à cette date du 22, l'offensive de Lille est en bonne voie, et si les dépêches françaises ne confirment pas des succès ennemis aussi complets, elles ne contestent pas la vigueur de l'attaque. Celle-ci continue les jours suivants, mais les dépêches du

grand quartier-général modèrent les progrès ; leurs termes tendent à devenir évasifs. Le 23, les troupes avancent lentement au milieu de violents combats, ce qui est encore une indication précise. Mais dès le 25, le télégraphe ne parle plus guère que de progrès « satisfaisants », dont il est vrai, il renouvellera l'annonce de jour en jour. Le 26, un rapide éclair jaillit. Des positions ennemis ont été enlevées, des contre-attaques repoussées. Faut-il en conclure que l'adversaire a ramassé de nouvelles forces qui remettent en question l'opération réussie le 22 ? On pourrait le croire, car par la suite, et sauf l'affirmation faite comme en passant d'une progression le 31 octobre, la mention des événements à l'ouest de Lille, très rarement omise du 18 au 29 octobre, disparaîtra des communiqués allemands. A peine reparaîtra-t-elle, indécise, et pour la dernière fois le 5 novembre.

Deuxième moment, l'opération sur l'Yser :

Début, le 17 octobre ; expiration le 2 novembre. Les versions françaises et allemandes s'accordent assez exactement, comme on a pu en juger. Les alliés acceptent sur le front Dixmude-Nieuport une bataille exclusivement défensive. Ils ne peuvent, apparemment autrement, et la preuve en est que jusqu'au 22 octobre, c'est-à-dire pendant les cinq premières journées, les télégrammes laissent voir que les seules forces présentes, — sauf peut-être des fusiliers marins français auxquels une dépêche du 18 fait allusion, — ont été celles de l'armée belge venue d'Anvers. Il y a eu là, de la part de cette armée depuis tant de jours en retraite, une preuve de résistance qui produit autant d'étonnement que d'admiration. Le seul appui dont elle ait disposé, pendant ce début, a été celui de la flotte britannique bombardant la côte, dans la mesure où l'artillerie lourde allemande l'a permis. Même après

l'arrivée des renforts anglais et français, l'allure de la bataille est restée défensive pour les alliés.

Du côté allemand, la succession des télégrammes débute par un prélude hésitant, piano, pianissimo. Puis un crescendo se développe et croît; c'est l'atteinte du canal et sa traversée par des effectifs grandissants. Les 25 et 26 octobre, fortissimo. Enfin, un long decrescendo qui, le 3 novembre, finit en murmure :

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord,
C'est la plainte
Presqu'éteinte...

Troisième moment, l'opération d'Ypres :

Elle se manifeste avec clarté depuis le 21 octobre. Ce jour-là, fait savoir Berlin, nos troupes ont avancé avec succès dans la direction d'Ypres. Ce succès est moins prompt, néanmoins, qu'à l'ouest de Lille; le 23 déjà il se ralentit, et le 24 plus encore, l'ennemi ayant reçu des renforts; nos troupes ont réussi, nonobstant, à avancer sur plusieurs points. A la longue, les affaires vont se rétablir; les combats sont opiniâtres, sans doute, et jusqu'au 28 la situation reste sans changement, mais ce jour-là une progression s'annonce, qui s'accentue le 29 et le 30. Le 31, le succès persiste, nos troupes ont continué à avancer; nous avons fait au moins 600 prisonniers. Le 1^{er} novembre encore du terrain gagné; Messines est entre nos mains; et le 2, nos attaques progressent, nous avons enlevé plus de 2300 prisonniers et plusieurs mitrailleuses.

Pourquoi depuis ce jour-là, le ton baisse-t-il subitement? Les communiqués parlent toujours de progrès, mais les indications de lieux fléchissent; ils se produisent « près d'Ypres ». Et pourquoi, simultané-

ment, les alliés haussent-ils le ton ? Est-ce seulement parce que la prise de Messines par l'ennemi s'est trouvée n'être que passagère, et parce qu'il a dû abandonner l'Yser entre Dixmude et la mer ?

En réalité, il y a plus que cela. Les bulletins allemands n'avoueront pas que Messines a fait retour aux alliés, et ils avoueront moins encore que les corps d'armée du premier échelon de la contre-attaque étant épuisés, il faut en attendre de nouveaux et reconstituer l'armée pour tenter encore un effort. Cette dernière poussée, qui semblera, dans le récit allemand, liée sans interruption à la précédente, se manifesterà à partir du 6 novembre, pour aller progressant jusqu'à la période du 10 au 14. Ce sera la période de l'enlèvement de Dixmude et du passage du canal au sud de cette localité. Les communiqués des jours suivants resteront au bénéfice de ce succès, ajoutant des progrès qui le confirment. Vainement les dépêches alliées diront-elles l'impossibilité où se trouve l'adversaire de déboucher du passage sur lequel il est contenu ; vainement le montreront-elles, le 16, contraint d'évacuer la rive gauche du canal ; le public allemand qui a su l'avantage ignorera le revers. La bataille prendra fin comme elle a commencé, par l'annonce de succès persistants.

Si l'on additionne ces trois moments, dont le troisième a comporté deux tableaux, la bataille a rempli trente jours d'une lutte âpre et sanglante. Du premier au trentième, elle s'est déroulée sur le front de la mer à Lille, par le canal de l'Yser, le nord, l'est et le sud-est d'Ypres, et par l'ouest de Lille. Et quand elle prend fin, c'est encore sur cette ligne exactement que les derniers communiqués allemands placent les mêmes bons progrès, les mêmes succès lents mais sûrs, les mêmes progressions satisfaisantes.

Comment conclure ?

Rien n'est changé, il n'y a qu'une armée allemande de moins.

La manœuvre morale des Flandres.

LES OPÉRATIONS TACTIQUES

Si l'on examine de près et comparativement la succession des communiqués français et celle des communiqués allemands, on ne relève pas, dans l'ensemble, une opposition très marquée. Comme toujours, le service de presse allemand se montre plus soucieux que le service français, non seulement de dissimuler, mais de supprimer les revers. Ce souci, qui s'est manifesté dès les premières heures de la guerre, ne peut qu'augmenter avec les désillusions qui le prolongent. Mais, dans l'ensemble, les deux récits ne diffèrent pas absolument; ils se complètent même plus qu'ils ne s'opposent, chacun décrivant, comme il est naturel, la bataille vue du côté du narrateur. Le tableau français montre la bataille défensive, le tableau allemand la bataille offensive. La différence n'apparaît nettement que dans les conclusions. La défensive française aboutit à l'échec de l'attaque ennemie; la manœuvre prend fin, parce que l'attaque est brisée. Tandis que l'offensive allemande reste victorieuse, les troupes allemandes continuent à progresser, quoique, en fait, elles aient perdu la bataille.

De ces constatations, il ressort que, de part et d'autre, les services d'information sont demeurés fidèles aux règles qu'ils se sont posées. Cela pour le fond; car en la forme on relève une évolution très apparente du service allemand. Peu à peu il imite l'adversaire.

Le bulletin quotidien d'abord, qui est devenu la règle. On se rappelle la remarque du chef du quartier-